

DE SAINT-DENYS GARNEAU ET SA FAMILLE

L'oeuvre de Saint-Denys Garneau s'inscrit mal dans sa vie telle qu'on s'imagine encore qu'il l'a vécue.

Cette difficulté n'est pas nouvelle.

L'ambiguïté s'installe dès la publication de *Regards et jeux dans l'espace*.

On ne voit pas très bien, à l'époque, à quoi attribuer les blessures dont fait état cette poésie. L'angoisse qu'elle exprime paraît affectée comme le prénom de l'auteur, fils de bourgeois plus ou moins nobles.

Déroutés, certains voient dans la mince plaquette une bravade.

Pour d'autres, ce n'est qu'un premier ouvrage, la suite confirmera peut-être l'authenticité du témoignage. Faute de mieux, on conclut qu'à la rigueur, ces poèmes pourraient être le fait d'un jeune écrivain particulièrement doué qui pense un peu plus intensément que ses contemporains.

Ceux, plus sensibles, qui ont été touchés par cette offrande s'étonnent que l'auteur la retire presque aussitôt; l'algarade méprisante de Claude-Henri Grignon aurait-elle eu raison de ce jeune homme apparemment élevé dans l'aisance, déjà habitué aux compliments? Serait-elle cause qu'il rate le voyage en France qu'il avait tant souhaité?

Personne ne songe alors à ce qu'il en a coûté à de Saint-Denys pour faire des épinettes, du sable de Sainte-Catherine, une poésie qui atteint à l'universel.

Personne ne songe non plus à ce qu'a pu avoir de déroutant pour le jeune poète la conscience qu'il reste étranger, par tout son être profond, à cette France dont on lui avait appris qu'il était issu.

La confrontation aux sources trop lointaines s'est avérée pénible. De Saint-Denys s'éloigne, se retire dans le silence et le silence se fait autour de lui.

Sa famille s'inquiète. L'on ne comprend pas. Il est fatigué, il a besoin de repos. Le poète s'installe de plus en plus à Sainte-Catherine.

Les voisins, seuls amis des dernières années, resteront ignorants de la gravité de cette retraite, de l'acuité du tourment qu'elle voile. Pour eux, qui ne connaissaient rien de l'écrivain, de Saint-Denys n'est qu'un joyeux compagnon, libre de toute responsabilité, de toute contrainte, l'aîné frugal d'une très sage bohème qui ne consiste en somme qu'à se coucher un peu plus tard que ne l'auraient souhaité les parents.

Ce n'est qu'après sa mort, à la lumière des révélations des *Solitudes*, du *Journal*, de la *Correspondance*, qu'on commencera enfin à comprendre qu'il n'y avait pas de suite possible à *Regards et jeux dans l'espace*, que la vie et l'oeuvre en effet coïncident.

Certains de ses proches continueront et continuent encore, cependant, à être mystifiés par le portrait qui s'élabore à partir des textes, tant ce portrait ne ressemble pas au de Saint-Denys qu'ils ont cru connaître. Ils s'étonneront, s'étonnent encore, des liens de cause à effet qui s'établissent timidement, par pudeur, par discrétion, entre le destin du poète et le milieu familial que les textes invitent à étudier de plus près.

Pour les amis du groupe de *La Relève*, responsables des premières publications, la vie du poète avait tôt pris l'aspect d'un long martyre, puisqu'ils connaissaient déjà par leur correspondance les ravages du mal terrible, sa progression

incontournable, décrits de façon si lucide, si détachée.

Mais dans cette vie où ils avaient fini par soupçonner un malaise psychique, ils ne parviennent pas à identifier d'événement précis qui permette de justifier les accusations stridentes du «C'est eux qui m'ont tué». Faute d'explications plus plausibles, ils associent ce désarroi au thème de la Grande Noirceur. Ainsi le poète devient pour eux la victime d'une condition sociale générale, encore mal définie, qui déboucherait éventuellement sur le *Refus global* des automatistes.

De Saint-Denys, pourtant, dans sa retraite de Sainte-Catherine, ne fait guère figure de contestataire, lui qui, finalement, ne se préoccupe que de conciliation.

Et pourquoi, d'ailleurs, cette grande noirceur lui serait-elle fatale, alors qu'elle sert justement d'aiguillon à tant et tant de créateurs, ses contemporains?

Plus immédiatement, le «C'est eux qui m'ont tué» blesse profondément la famille de de Saint-Denys; elle se sent directement visée par ces accusations, puisque le poète n'a jamais vécu ailleurs qu'auprès de ses parents ou, de leur consentement, en leur absence, à Sainte-Catherine, accompagné d'une ménagère, non loin de l'oncle Prévost qui, avec son épouse, avec les Hébert, maintient de Québec des contacts étroits avec l'exilé.

Comment monsieur et madame Garneau pourraient-ils, pour avoir si bien encadré la liberté de leur fils, considérer qu'ils sont à la source de son mal?

Les oncles, les tantes qui l'ont loyalement accompagné tout au long de sa vie sont blessés eux aussi; ces accusations déprécient l'affection dont ils ont entouré l'enfant charmant, l'adolescent un temps malade, le jeune homme arrogant, le fils de Paul et d'Hermine si plein de talent et dont la mort prématurée les bouleverse. Ils se rebiffent, scandalisés par la suggestion de suicide, si peu convenable, au moyen de laquelle on tente

d'unifier la vie et l'oeuvre.

Au fil des ans et des publications, les explications contradictoires du cas Garneau se multiplient; vous les connaissez. Jacques Ferron parlera d'un prisonnier de sa caste. Étienne Gilson, d'un chef-d'oeuvre écrit avec le sang même d'un précoce génie. Le Père Benoît Lacroix, qui a bien connu monsieur et madame Garneau, plus pondéré, parle d'une solitude mal choisie. Anne Hébert, tout en évoquant la lumière qui habite son cousin, conclura à un destin tragique, vécu dans un milieu janséniste. D'autres s'accrochent aux confessions du «Mauvais pauvre» pour cerner l'évolution d'un mysticisme par lequel ils tentent de sanctifier cette âme ardente. Le nom du poète s'y prête admirablement.

Mais quel serait ce Dieu cruel qui exige qu'on se reconnaisse coupable d'être? Quelle est cette charité qui se refuse au partage, au don de soi à son semblable? Quel salut est possible pour celui qui se préoccupe si intensément de lui-même qu'il en arrive à ne plus se considérer que comme une imposture, une digression?

«Je suis coupable, je suis coupable d'être. Je suis perdu, tante, je me suis perdu moi-même».

Tels sont les mots par lesquels de Saint-Denys Garneau exprimait à ma mère sa désolation lorsqu'en mars 1941 mon père l'avait ramené chez nous, à Québec, en réponse à l'appel du curé Rouleau qui craignait un malheur.

Cette crise morale, ce long moment de dépression aiguë qui succède à tant d'autres précède de quelques mois l'installation de monsieur et madame Garneau à Sainte-Catherine, auprès de leur fils, monsieur Garneau étant maintenant retraité.

C'est le dernier épisode documenté du tourment qui a dévasté le poète.

Faut-il établir un lien entre ces deux événements?

De Saint-Denys maintenant accompagné de ses parents quitte peu à peu les amis de *La relève*. La correspondance cesse. La

rédaction du *Journal*, peut-être, se poursuit, mais ces pages ultimes n'ont pas survécu. La retraite se fait complète.

«Le mort s'évapore et meurt» sans qu'on sache qu'il a été.

Dans la très belle introduction à la réédition de l'oeuvre chez Fides, madame Gisèle Huot nous dit qu'ainsi que madame Garneau avait fait connaître à son fils tout petit les beautés du paysage entourant le manoir, celui-ci dans ses dernières années avait à son tour entraîné sa mère sur une colline avoisinante pour lui faire voir, déployé à leurs pieds, le pays qu'ils aimaient tant tous les deux.

Qu'il serait satisfaisant de s'arrêter sur cette image. Comme la dernière d'une suite de variations nous ramène au chant initial, elle nous rassurerait sur les derniers jours de de Saint-Denys enrichis de l'expérience d'une vie trop brève mais tout entière consacrée à la beauté, grâce aux thèmes suggérés par sa mère dans son enfance. Le romantisme aidant, ce moment où il lui aurait rendu ce qu'elle lui avait donné serait celui d'un apaisement, d'une acceptation de tous les déchirements vécus.

Mais la vie du poète ne s'inscrit pas si aisément dans son oeuvre.

Cette image édifiante, cette Pieta inversée où le fils console la mère, ce moment intense qu'il partage avec elle se situe, sans appui, dans le vide, dans l'intemporalité de trois vies en suspens que seuls les fils les plus ténus relie encore à une ombre de réalité.

De Saint-Denys, à trente ans, est un homme réduit à l'inaction, à la dépendance la plus complète, n'ayant pour toute nourriture que la contemplation du paysage dont il s'est constitué le prisonnier. Avec ses parents, comme eux, il est devenu l'otage d'un lieu qu'il a tenté de s'approprier, tout comme ils ont tenté d'en confirmer leur propre substance, et tous trois sont pris au même piège.

Voilà à quoi le «Manoir ancestral» a vraiment servi.

Je n'oserais pas m'aventurer plus loin pour tenter d'expliquer cette situation si les amis, la famille, la mère même du poète ne s'étaient sentis autorisés à livrer ses textes les plus intimes.

Comment traiter avec la tendresse et le respect qui leur sont dus ces membres de ma famille sortis tout droit d'un roman d'Anne Hébert? Comment vous décrire, sans fausser les perspectives, ce monde dont la romancière a alimenté son oeuvre?

Je ne prétends pas ici juger ces personnes si profondément blessées, elles aussi, par la vie. Mon propos n'est que de faire voir certaines causes du mal dont elles souffrent et dont elles affligent à leur tour ceux qui les entourent.

Enfant, j'ai connu de Saint-Denys Garneau. J'avais treize ans à son décès.

J'ai été marqué par cette présence qui s'est prolongée au-delà de la mort.

De Saint-Denys, décrivant ses jeunes cousins Prévost, m'a fait l'honneur de dire de moi que j'avais un sens du mystère, une interrogation profonde. J'avais alors huit ans. Je n'ai su que beaucoup plus tard cette appréciation.

Pendant longtemps, je me suis interrogé sur ce qu'avait été le milieu où j'ai grandi. Par la peinture, j'ai pu exprimer les impressions qui m'en étaient restées, certains symboles me permettant même de prolonger de façon voilée des existences, des présences parfois trop lourdes.

Ainsi se sont trouvés lentement libérés des vernis dont on nous les masquait des aspects de ces vies qui me semblent aujourd'hui particulièrement utiles à la compréhension de de Saint-Denys. C'est ce qui me permet de dire que cette dernière promenade sur les hauteurs qui dominent Sainte-Catherine

n'aurait de remarquable que son caractère esthétique si la mère du poète qui, après tout, n'était âgée que de cinquante-huit ans, n'avait été à l'époque presque totalement impotente.

En 1931, à quarante-six ans, alors que de Saint-Denys en a dix-neuf, souffrant depuis longtemps d'arthrite aiguë, madame Garneau s'est soumise au traitement d'un orthopédiste dont les interventions au niveau des articulations des pieds et des mains ont fait d'elle une invalide. Elle ne se déplace plus qu'avec difficulté. Les moindres mouvements lui sont pénibles. Son visage est déformé par la maladie, par la douleur plus ou moins constante. Si, exceptionnellement, ce jour-là, elle trouve la force de parcourir le sentier où l'entraîne de Saint-Denys, c'est que la communication avec son fils continue d'être, comme elle l'a toujours été, son seul bonheur véritable.

Au même moment, sans doute, monsieur Garneau s'affaire au Manoir à quelque besogne. Âgé de soixante-sept ans, c'est un homme usé. La surdité presque totale où il s'est trouvé enfermé tôt après la naissance de de Saint-Denys lui a rendu la vie difficile. Sa bonté naturelle est cachée par une impatience, une fièvre constante qui lui donne l'allure d'être dur et désagréable.

Et pourtant, comme il aime sa famille; comme il s'inquiète du sort de son épouse, de ses enfants; comme il est conscient de ce qu'a d'irréel cette installation à la campagne de deux vieillards accompagnés d'un fils malade! Qu'advient-il d'Hermine, de de Saint-Denys lorsque sa santé ne lui permettra plus de veiller aux mille besoins de leur quotidien? Et lorsqu'il viendra à mourir? Qui les prendra en charge?

C'est sur cette situation difficile, sur cette attente dans le vide qu'ont débouché les illusions qui ont animé Hermine Duchesnay Prévost Garneau tout au long de sa vie .

Sans le savoir, sans la moindre malice, avec les plus pures intentions, elle a préparé le malheur des siens. Elle-même

«dépossédée du monde» par la mort de son père alors qu'elle n'était âgée que de dix ans, puis de sa mère à peine deux ans plus tard, pour donner un sens à sa vie elle s'est accrochée à un passé qu'elle n'a pas connu et qu'elle a tenté de faire revivre.

Fille du colonel Oscar Prévost, lui-même fils d'un riche marchand de Montréal, elle se souvient surtout qu'elle est, par sa mère, la petite-fille d'Antoine Juchereau Duchesnay, seigneur de Fossambault, Godarville et autres lieux.

Avec ses deux soeurs et son frère, elle avait vécu des étés heureux dans la résidence d'été de ses parents construite tout près du domaine seigneurial. Leurs décès prématurés l'ont non seulement arrachée à ce paradis, ils l'ont aussi séparée de son frère et de ses soeurs placés comme elle en pensionnat par leurs tuteurs respectifs.

Devenus majeurs, ces jeunes gens se sont réunis à l'été dans la maison paternelle qui leur avait été conservée. Ils ont retrouvé les oncles, les tantes qui se succédaient au Manoir au rythme des héritages depuis la mort du grand-père Duchesnay.

Les belles saisons finies, Hermine Prévost rentre à Montréal, chez son oncle et tuteur, futur parrain de de Saint-Denys, et c'est à Montréal qu'en 1910, à vingt-cinq ans, elle épouse Paul Garneau, employé de banque, âgé de trente-quatre ans. Comme on sait, il est le fils d'Alfred et le petit-fils de François-Xavier Garneau.

Six ans après leur mariage et quatre à peine après la naissance du poète, monsieur Garneau, parvenu à la gérance d'une succursale, perd son emploi, sa surdité l'empêchant de remplir convenablement ses fonctions. Le couple est déséparé. Il vient tout juste d'acheter une maison à Westmount.

Ce qui pour tout autre aurait été une situation difficile constitue pour madame Garneau une occasion inespérée. Le Manoir de Fossambault est justement à vendre. La tante Clara Duchesnay Taché, grand-mère de Anne Hébert, est sur le point

de le céder à des industriels intéressés par le pouvoir hydraulique de la décharge du lac Saint-Joseph qui traverse la propriété.

Mon père, encore célibataire à trente-quatre ans et qui a fait de la maison d'été paternelle son port d'attache, signale cette possibilité à sa soeur. Madame Garneau persuade son époux. Ils s'installent à Sainte-Catherine et y vivront d'agriculture et d'exploitation forestière.

Grâce aux revenus hérités du grand-père Prévost, elle deviendra seigneuresse de Sainte-Catherine de Fossambault. Elle prolongera, en plus beau, son enfance interrompue.

Dans la famille on se surprend de cette décision qui semble tout à fait excentrique.

Rappelons que les Garneau appartiennent à une certaine élite montréalaise. L'oncle Prévost est aide-de-camp honoraire du Gouverneur général. Le frère de monsieur Garneau est conservateur de la bibliothèque de Montréal. Par les cousinages, les alliances, le couple est lié aux familles Beaubien, Lacoste, de Salaberry, de Gaspé et combien d'autres encore.

On ne comprend pas dans ce milieu que les Garneau puissent s'imaginer élever convenablement une famille au fond des bois, dans un village inaccessible pendant six mois de l'année.

Madame Garneau réfute tous les arguments.

Il est vrai que ses enfants ne sauraient être inscrits à l'école du village, mais l'institutrice viendra à domicile compléter l'éducation dont elle se chargera, et puis, le couple ne sera pas tout à fait seul. Le grand frère est là qui résidera pendant les longs mois d'hiver chez les Garneau.

Enfin, si ce projet semble excentrique, il n'est peut-être pas tout à fait déraisonnable.

Ce que l'on n'a pas perçu, cependant, c'est que si madame Garneau a décidé d'installer sa famille à Sainte-Catherine, c'est

pour prendre, au Manoir de son grand-père, une place que sa mère n'a jamais occupée, et surtout pour se rapprocher du cimetière où reposent ses parents.

Personne ne s'est avisé de la force de la nostalgie, des ambitions qui l'habitent. Les blessures de madame Garneau ne guérissent pas; elles s'accroissent.

Sans doute traumatisée par les deux morts subites de ses parents, elle baignera toute sa vie dans la tristesse.

Curieusement, cette sensibilité dont de Saint-Denys dira lui-même qu'elle touche à la sensiblerie n'affecte pas sa détermination à se faire une place dans la vie.

Ces deux tendances se combinent et trouvent leur point de rencontre dans la vénération du passé. Elle fera du Manoir le lieu d'un ordre moral supérieur, le tabernacle du droit divin des rois à qui elle doit les titres de noblesse de ses aïeux.

Dans cette chapelle, elle installe le souvenir de ses chers disparus, des ancêtres glorieux. L'éducation dispensée par les Ursulines, pour affirmer la mission des fondateurs de la Nouvelle-France, a dû tirer le voile sur les aspects moins édifiants de leurs activités; madame Garneau fera de même. En quête d'absolu, elle réécrit la geste de sa famille pour en transmettre à ses enfants une version plus «convenable», car le Manoir, malheureusement, ne date pas des débuts de la colonie. Il n'a été construit que vers 1840.

Pour tirer parti de l'immigration massive des Irlandais, le grand-père Duchesnay a installé dans ce coin du bout du monde un complexe industriel et il y a aussi installé une Jersaise d'ascendance huguenote qui lui donne quatre enfants illégitimes puisqu'elle est encore mariée à un ivrogne qui traîne sa honte par les rues de Québec.

Heureusement pour les fins de madame Garneau, le moulin banal, la scierie, la brasserie, les écluses sont maintenant à l'abandon et constituent un cadre parfait pour le royaume de

Comtesse de Ségur qu'elle a décidé d'y établir. Le manoir lui-même gagne en vénérabilité, en vieillesse, ce n'est plus le manoir du grand-père de madame Garneau, c'est le manoir de l'arrière-grand-père des tout jeunes enfants de la nouvelle Seigneuresse.

Lentement, la silhouette de la grand-mère embarrassante s'estompe dans l'ombre de la végétation sauvage qui envahit le domaine.

Tout cela semble bien loin de l'oeuvre de de Saint-Denys Garneau et serait sans importance s'il n'avait vécu dans cet univers faussé de l'âge de quatre ans à l'âge de dix ans, si cet univers n'avait été pour lui, par la suite, le lieu constant des vacances avant de devenir le refuge des moments difficiles, si le poète ne nous avait pas dit que c'est par sa mère qu'il a été initié aux beautés de la nature et que c'est là qu'il a pris goût aux choses de l'art qui dirigent sa vie «plus que tout autre chose».

Cette initiation aura de graves conséquences car elle se fait sur le ton du plus lourd des romantismes.

Les textes de cette époque, les lettres de sa mère, regorgent de *pauvre vieux* moulin, de *vieille pauvre* chaufferie, de *pauvres vieux* arbres centenaires, de *pauvre* croix du *vieux* cimetière, de *vieille* croix du *pauvre* cimetière.

La pitié et la piété débridées s'y pourchassent éperdument, le pays tout entier semble submergé de sanglots, tandis que madame Garneau charge l'âme de son fils du poids des malheurs qui la tourmentent.

Au de Saint-Denys de quinze ans qui doit écourter ses vacances pour des reprises d'examens, elle décrit son regret de le voir partir en ces termes: «J'aurais voulu retenir le train qui t'emportait, ta présence m'est si précieuse, car elle me rappelle les belles années de ma jeunesse».

À seize ans, à son tour, il écrira: «J'ai épuisé tous les enthousiasmes et surtout celui de la douleur. O la douleur, je l'aimais à la folie, je la cherchais, je m'y plongeais tout entier».

On est là à deux doigts de l'hystérie, fermement installé dans cette esthétique malade qui veut que «les chants désespérés soient les chants les plus beaux», dans ce mysticisme quasi sadique qui mesure la grandeur de Dieu à la grandeur de la souffrance du Christ.

Voilà la sérénité bourgeoise où l'on s'imagine qu'a grandi de Saint-Denys Garneau.

Et que dire de la distance protocolaire maintenue entre le «Manoir» et le village misérable qui l'entoure, de la solitude qui en résulte? Tout au long de ces premières années si importantes, quel peut être l'effet de la présence constante de l'oncle qui trouve chez sa soeur et son beau-frère une famille toute faite qui le dispense des engagements personnels dont il est incapable?

Sur quoi peuvent déboucher ces émotivités mal vécues, cette répression des dynamismes qu'exige la réussite matérielle, cette répression d'une sexualité pécheresse qui fuse de partout malgré les contrôles?

Quelle est cette soeur de madame Garneau dont on murmure parfois le nom et qui meurt assassinée à la Nouvelle-Orléans en 1926? De quel malheur mystérieux souffrent ces cousins, ces cousines plus ou moins abandonnés qu'on accueille à tour de rôle? Pourquoi telle ou telle parente éplorée sombre-t-elle dans la dépression? Les servantes servent-elles donc à autre chose qu'à faire la vaisselle? Et les procès, les querelles de succession, les murs qui se dressent au sein de ces familles liées par les substitutions, les rentes constituées, les clauses de co-propriété indivise intolérables. Toute cette action à laquelle tente de s'opposer la morale disciplinaire de madame Garneau. Voilà

l'enfance bourgeoise et choyée qu'a vécue de Saint-Denys Garneau.

Faut-il s'étonner que ses études soient perturbées, qu'à tous les deux ans il change de collège, qu'il se consacre davantage à la peinture, à la poésie, qui lui valent des prix, des acclamations dès l'âge de treize ans, après que la famille est rentrée à Montréal, ayant abandonné le projet de noblesse campagnarde lorsque madame Garneau est devenue enceinte d'un quatrième enfant en 1922?

Que dire alors de l'emploi humiliant de comptable à la commission des liqueurs auquel monsieur Garneau a dû se résigner à cause de sa surdité? De la gêne matérielle qu'entraîne l'entretien de la maison de Westmount et du Manoir, auxquels madame Garneau ne peut se résigner à renoncer puisqu'ils sont les signes de son statut social, de son appartenance à cette classe de la société où sa famille, forcée à la frugalité, s'inscrit de moins en moins facilement?

Mais dans ce monde balzacien, ce monde fellinesque où de Saint-Denys a grandi et qu'il faudra un jour mieux éclairer, mieux connaître, le poète demeure lucide.

C'est cette lucidité au service d'une sensibilité et d'un talent exceptionnels qui fait sa grandeur.

Certains parlent de sa défaite comme étant sa plus belle réussite. Je crois, je suis persuadé qu'il faut plutôt dire que c'est dans sa lutte pour survivre à ce milieu qu'est sa réussite.

Permettez- moi, en terminant, de revenir au thème des variations sur la beauté du paysage suggéré par Gisèle Huot pour vous faire voir plus clairement encore combien cette lutte a été difficile, et combien, finalement, de Saint-Denys en est sorti victorieux.

Je vous ai dit que madame Garneau a subi des interventions chirurgicales qui ont fait d'elle une quasi-invalides. Ces

interventions ont eu lieu en mai 1931, alors que de Saint-Denys avait dix-neuf ans. Il est certain que le poète en fut profondément affecté. Les rapports entre la mère et le fils, amplement documentés, ne permettent pas d'en douter, à moins qu'on ne soit prêt à accepter que tout, tout, chez de Saint-Denys, n'est que fausseté.

Or, six semaines à peine après cet événement où, symboliquement, de Saint-Denys perd sa mère, il découvre de façon concluante sa vocation de poète, la profondeur de cette vocation et la forme de l'oeuvre à venir.

Je doute qu'il existe d'autre passage en littérature qui fasse voir de façon aussi immédiate le moment où un poète naît à la poésie. Ce moment, de Saint-Denys le décrit dans une lettre à André Laurendeau datée de juillet 1931, que je cite en abrégéant quelque peu:

[...] je suis allé parcourir des lieux où j'errai bien des fois. [...] J'avais la seule envie de revoir des choses qui me sont familières et d'étudier les réactions que j'aurais devant elles. J'ai été déçu. [...] J'étais comme un étranger. [...] Et je n'ai rien trouvé. [...] Le lendemain, j'y suis retourné; et j'ai senti que vraiment les lieux tiennent à nous [...]; que leur aspect n'y est pour rien [...] un lien nous y attache, un lien quasi physique mais impalpable, tissé en silence et enraciné au sein même de la terre, un lien qu'on ressent parfois profondément quand on se tait longtemps [...], quelque chose qui ne semble pouvoir s'exprimer qu'avec des mots d'une étrange simplicité.

Je me suis aperçu que j'avais longtemps revêtu cela de littérature, mais que c'était la première fois que je le ressentais vraiment. Et j'attends que peut-être, à un long contact, ces mots-là, ces mots simples, ces mots d'une langue d'enfant, viennent du fond de moi chanter, que je puisse les répéter.¹

Tout de Saint-Denys Garneau est là. La régression qu'entraîne la perte symbolique de la mère est parfaitement révélée par la recherche d'une nouvelle enfance; mais la libération aussi qui résulte de la perte, et la grandeur avec laquelle le risque est assumé d'attendre que «ces mots... viennent du fond de moi [...], que je puisse les répéter». Apparaissent également la détermination de rejeter tout ce qui a été imposé: «J'avais longtemps revêtu cela de littérature», et la conscience parfaitement claire de la forme que devra prendre l'oeuvre à venir: «des mots d'une étrange simplicité», des «mots d'une langue d'enfant».

Enfin s'exprime l'acceptation du contenu de cette poésie à venir, l'acceptation du lien terrible «tissé en silence au sein même de cette terre» qui, ultimement, le réclamera mais grâce à quoi il aura pu peut-être, jusqu'à la fin, s'acharner à «trouver dans ce réduit matière pour vivre et l'art».

¹Lettre à André Laurendeau, 6 juillet 1931, dans *Oeuvres*, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, P. U. M., 1971, p. 905-906.